

nités assignées à S. A. l'électeur de Bavière, comme indispensablement placés sous la protection des puissances médiatrices, et ne doute point que la ville de Passau ne soit immédiatement rendue à sa destination.

(Signé) Baron de BULHER.

A la séance du 16, le plénipotentiaire impérial a communiqué la ratification du *conclusum* relatif aux réclamations des comtes de Westphalie. Le roi se formal de ratifier le *conclusum* du 8 relatif au plan d'indemnités. Enfin, la notification que les renonciations, et réclamations seront communiquées aux puissances médiatrices, mais ne seront prises en considération définitive qu'après que les difficultés à l'égard du plan général d'indemnités seront levées.

FRANCE.

Vos journaux ne vous ont point rendu un compte exact de ce qui s'est passé à la présentation de M. Fox. J'y assistais : et comme dans ces occasions, la physionomie de la séance, si on peut s'exprimer ainsi, est ce qu'il y a de plus intéressant, je vais tâcher de vous en donner une idée.

Le consul s'avança vers M. Fox, le salua avec une sorte d'embarras qu'il faut attribuer à la préoccupation d'un homme qui songe au discours qu'il a préparé. Il débita à M. Fox les phrases qui ont paru dans les papiers Anglois sur les deux nations de l'Orient et de l'Occident, d'un ton qui prouvoit évidemment que le discours avoit été appris par cœur.

Quand le Consul eut fini de parler, il salua encore M. Fox, et s'éloigna, sans attendre sa réponse.

M. Fox se retiroit de l'audience, quand M. Duroc le joignit, et l'invita, de la part du Consul, à dîner au Palais. Il fut le seul étranger ce jour-là.

Après le dîner, le Consul s'entretint avec M. Fox des papiers Anglois, et de la liberté de la presse. M. Fox lui dit que personne, plus que lui, n'avoit été l'objet de la critique des écrivains périodiques, et qu'il s'en étoit toujours bien trouvé.

Le Consul a avoué, aux personnes de son intérieur, qu'il avoit été tenté de répondre comme Alexandre à Parménion ; mais qu'heureusement il s'étoit ressouvenu à temps qu'il n'avoit pu aller au-delà de St. Jean d'Acre, et qu'Alexandre avoit fait la conquête de l'Inde.

Avant hier, le célèbre peintre d'histoire, Mr. West, président de l'académie royale de peinture de Londres, donna un grand déjeuner aux artistes François les plus célèbres et à quelques uns de ses compatriotes qui se trouvent en ce moment à Paris. Dans cette réunion étoient

Mme. Lebrun, M. Leroy, lord et lady Oxford, M. Erskine, M. Kemble et un grand nombre d'Anglois et de François. Voici le premier toast qui y fut porté : « Puissent les armes de France vivre en bonne intelligence avec ceux d'Angleterre, quelle que soit la politique des temps ! » Les artistes François burent à la santé de Mr. West et à la gloire des arts en Angleterre.

Paris, le 4 Octobre.—Chaque fois que le gouvernement a discuté quelque projet, que la prudence l'a ensuite forcé d'abandonner ; il a toujours eu soin de démentir, dans le Journal Officiel, ce qui a pu en transpirer, dans le public, et d'attribuer ces bruits à la malveillance, à l'absurdité des conjectures. C'est ce qu'il vient de faire à l'occasion du projet, long-temps médité de donner à M. Lucien, la guerre et la marine, à M. Joseph Intérieur et l'extérieur, et à M. Talleyrand les finances. On faisoit une très-bonne part à la famille dans cet arrangement, tout à fait conforme aux vœux de centralisation du Premier Consul. Mais quand on a vu qu'il étoit vivement désapprouvé, même par les hommes les plus dévoués et les plus serviles, on a jugé à propos de le suspendre. Le Premier Consul n'a pas cru pouvoir mépriser ces murmures ; quoiqu'il fût sur ceux qui l'entourent, à peu près ce qu'on rapporte de Louis XIV, dont une parole ou un coup d'œil tua, dit-on, Louvois et Racine.

La légion d'honneur paroit oubliée, mais on travaille dans le silence, à en organiser la liste. Il paroit probable que chaque chef de cohorte aura un apanage considérable. On est très-embarrassé, cependant, pour les choisir. Des militaires connus peuvent être dangereux, des hommes sans nom décréditeroient cette institution. En attendant, on pourroit aux besoins des généraux et des autres militaires en crédit. On leur fait acheter des terres qu'on se charge de payer. Le prix moyen est de 500,000 francs, il n'y en a qu'un qui paroit jusqu'ici, oublié pour cet objet, quoique marquant ; mais on parle de lui faire aussi son apanage.

Il ne paroit pas que la visite que le général Moreau a faite à Morfontaine ait produit jusqu'à présent d'autre résultat, que de donner à M. Joseph Buonaparte une marque de considération. Il est, en effet, le plus modeste de la famille ; ce lui-même qui a cherché sans cesse à faire oublier à ce général l'état de disgrâce où on le laisse.

Il y a entre le Consul et le général Moreau, une si grande opposition de caractère, qu'on ne croit pas que jamais ils puissent se réconcilier sincèrement. Moreau ne deviendrait pas courtisan, pour plaire à Buonaparte, et celui-ci, pour se rapprocher de Moreau, ne consentirait pas à prendre avec lui un ton de familiarité qui le forceroit à descendre en face de toute la cour, du